

Jean-Michel GUYOT

Art poétique

Revue d'art et de littérature, musique

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-L-inconnu-sans-ami-de-Jean-Michel->

- Le bleu du ciel
- La combe
- La combe II
- À l'image de la vie
- Un arc et des flèches
- Des gerbes de blé
- L'eau vive
- An der Schule Blau
- L'art et la manière

Le bleu du ciel

La soie des jours ne s'estompe pas avec le temps, elle garde tout son éclat.

C'est la joie qui s'en va, parfois, on sait où, on la sait enfouie tout au fond de soi, mais on n'a plus la force – la force est toujours momentanée – de l'y chercher, la joie n'étant pas de l'ordre de ce qui se cherche dans une quête parfois sans fin, tel le bonheur ou la fortune, les faveurs du monde ou la gloire, mais ce sentiment allègre d'accord avec le monde qui nous le rend léger.

Je rêve de t'offrir un foulard de soie multicolore où domineraient le bleu nuit et l'orange nacré.

Enfant, je voyais l'arc-en-ciel comme le foulard du vent : sa constance éphémère me fascinait. Elle disait, cette constance, qu'après la pluie venait toujours le beau temps, l'éclaircie tant attendue, la halte, la pause du ciel fatigué de remuer terre et ciel confondus.

Le ciel est à lui-même son propre miroir : c'est son malheur. Il n'a que nos yeux pour se voir. Il se voit et se sait par nous vide d'espérance en lui-même. Il lui faut les étoiles de nuit et les nuages du jour pour soutenir son œuvre vouée à l'éternité de l'éphémère, car enfin le ciel ne vit qu'en nous : tout ce bleu qu'il porte et qui semble le porter est à portée de regard pour peu que l'on consente à faire taire l'angoisse de la grisaille qui le mine, l'obscur douleur qui

l'habite quand il est de plomb, semble peser sur lui-même autant qu'il pèse sur le front des hommes qui lèvent les yeux au ciel.

Adolescent, je m'allongeais dans l'herbe grasse, sa fraîcheur apaisait la chaleur parfois écrasante et je tendais une main vers un gros nuage blanc. Il me semblait pouvoir le tenir dans mes mains. Je n'en faisais rien, pour le laisser aller sa course lente à travers le bleu du ciel.

J'ai vu un jour un nuage si ténu, si fin un jour d'été en flânant le long des berges du Doubs près du Pont de la République, si fin qu'il se déchirait à vue d'œil sous l'effet de la chaleur. Je l'ai suivi du regard jusqu'à sa complète disparition et j'ai eu l'impression de disparaître avec lui. J'y ai vu une belle image de la vie : le ciel enfin bleu, lavé de toute trace importune : plus un seul reste de nuage au ciel. J'étais pourtant ce nuage et j'ai compris ce jour-là que ma vie ne tenait qu'à un fil comme ce nuage ne tenait qu'à lui-même, n'avait que lui-même dans l'immensité bleue pour soutenir son existence vouée à l'éphémère. Cette expérience ne m'a pas rendu amer, bien au contraire j'étais heureux d'avoir suivi ce frère de misère jusqu'à sa dernière demeure.

Le ciel, c'est bien la demeure de l'éphémère et l'on n'y séjourne que sur terre.

Jamais menaçant, toujours menacé, le bleu me paraît toujours sur le point de disparaître en virant au noir ou bien en devenant presque laiteux les jours d'été quand la lumière devient trop vive. Le gris n'y est jamais de mise, jamais à demeure. Il n'est qu'une couche de poussière sale ou de nuages bas.

Le bleu, c'est aussi bien la profondeur, un appel à la rêverie, une envie de me rouler nu avec toi dans l'herbe fraîche un jour d'été.

Le bleu dans les yeux, le bleu des yeux aussi bien, c'est l'appel de la terre, le besoin viscéral de vivre ici et maintenant dans l'immanence pure qui danse, un appel à créer et recréer sans cesse des raisons de s'aimer quand tout dans le monde appelle à renoncer à cet appel des profondeurs qu'il est tout entier.

Quand tu plonges ton regard dans mes yeux émerveillés de voir ce brun profond qui brille dans les tiens, je me dis que la vie est belle de nous avoir fait don de tant de diversités. Je retrouve l'arc-en-ciel de mon enfance qui jetait toujours un pont entre ciel et terre.

À nous deux, nous sommes l'éclaircie, la saisie orageuse de ce qui n'a pas de nom ou bien les appelle tous dans un geste d'amour. Nos regards ne se croisent pas, ne s'épient pas, ne se fuient pas, nos regards se regardent et ce qu'ils voient ensemble dans le même instant, c'est l'amour que nous nous vouons dans la profondeur d'aimer.

La combe

Un par un, puis deux par deux, les désirs défilent devant ses yeux...

Exploration presque méthodique d'un champ de possibles qu'il ressent comme infini. Bientôt, ce jeu panoramique cesse. Il est épuisant. Non seulement les images appellent sans cesse de nouvelles images, mais aussi chaque image suscite en lui des commentaires sans fin qu'il doit abandonner presque aussitôt qu'esquissés pour contempler une image nouvelle qui appelle elle aussi l'ébauche d'un commentaire nouveau.

Cette débauche d'images nouvelles le laisse en paix. Il se sent bien, allongé qu'il est, nu, sur son grand lit défait. Il a passé la nuit seul, bien dormi, il s'est réveillé frais et dispos, avec un désir au cœur, celui-là même avec lequel la veille il s'était endormi, les deux mains jointes posées contre son front.

C'est bientôt une sarabande effrénée d'images colorées qui se mêlent, puis se fondent en un maelström. S'y mêlent des souvenirs de sensations et comme un appel des profondeurs jamais ressenti jusqu'alors. C'est cet appel qu'il désire par-dessus tout. C'est lui qu'il ressent comme novateur.

« En amour, il n'y a pas de réforme, seulement des révolutions. », se dit-il.

Cette idée agréable tourne autour de lui dans la fraîcheur du matin. Elle baigne son corps d'une douce chaleur empruntée à la nuit qui s'est glissée avec lui sous les draps pour l'accompagner dans son sommeil. La nuit a veillé sur lui, la nuit noire de sommeil, si pleine de couleurs quand elle lève le voile sur elle, se dénude et prend la forme et l'odeur de la femme qu'il aime.

Elle et elle ne se confondent pas exactement et c'est heureux ainsi. La femme qu'il aime est la complice de la nuit, non sa servante effarouchée, mais par un jeu de hasard qui prend naissance dans la combe de leur désirs partagés, dans le creux de son ventre à elle et dans sa poitrine à lui, dans cette dissymétrie propre à la géographie de leurs désirs d'homme et de femme qui leur permet de trouver un lieu commun où faire converger leurs désirs, il vient à sa rencontre.

À l'encontre de toute attente, leurs désirs se sont trouvés là dans la combe, ce creux de terre doucement affaissée qui n'existe que chez eux en Franche-Comté.

Cette femme s'inscrit en creux dans sa vie qu'il a envie de combler. C'est lui et lui seul qui inlassablement est appelé à combler cette combe qui les rassemble dans un même site, là où leurs désirs convergent vers un centre unique : son ventre qui appelle sa langue et sa main, son sexe et tous les mouvements de son corps qui viennent y mourir comme les vagues sur la plage, mort renaissance appelée par elle dans toute la force – incoercible – de son désir d'être pleine de lui qui n'a qu'un désir : être en elle pour enfin se sentir lui aussi comblé par elle.

Les images méthodiquement évoquées au début, puis qui se sont mêlées les une aux autres en une sarabande colorée, ont évolué comme au ralenti dans son esprit éveillé, ont fait place nette pour une scène extraordinairement précise, une parmi une infinité d'autres possibles.

Il se sent comme au début d'un livre qu'il vient seulement d'ouvrir, après en avoir feuilleté les pages pour y grappiller ici et là quelques phrases et quelques images. Mais alors, miracle !

Les mots dans le livre se sont effacés. Il n'y a plus que des pages vierges de mots. C'est à eux seuls qu'il revient d'écrire à quatre mains ce livre ouvert sur lui-même. C'est le livre du monde, vaste comme lui, mais ramené à la seule dimension de leur amour et du désir qu'ils éprouvent l'un pour l'autre dans une relance constante qui appelle et bientôt accompagnera l'accomplissement – toujours provisoire, toujours à revivre – de leur désir d'amour et de leur amour du désir. Ce livre, c'est une liberté de tous les instants, une liberté retrouvée. Ils sont sevrés de solitude. Ils n'en peuvent plus d'être séparés d'eux-mêmes depuis de trop longues années. Ils vont effacer ensemble dans le livre cette petite conjonction « et » qui séparait leur amour et leurs désirs, comme dans cette phrase qui vient de venir à l'instant. L'amour sans phrase, ils n'y croient pas. C'est leur credo commun qui fonde leur entente. Ils vont être réunis là dans ce lieu paradoxal où les mots qui ont appelé les images du désir vont s'effacer devant leurs désirs, leurs deux corps enlacés, mais ils savent dans leur chair à tous deux qu'ils sont l'un pour l'autre un palimpseste qui a gardé

en mémoire toutes les traces écrites de leur amour et de leur désirs. Leurs mains qui ont écrit ces mots d'amour au fil du temps se rejoignent, se serrent l'une dans l'autre au moment où il enfonce son sexe dans son ventre, son ventre toujours premier, la matrice de leurs désirs, ce lieu de convergence absolu qui fait d'elle une femme, une mère et une amante, toutes trois réunies dans l'amour de la vie. Ni elle ni lui, jamais, n'ont le dernier mot. Il lui murmure des mots d'amour à l'oreille à l'instant même où il plonge en elle, leurs deux mains serrées fort l'une dans l'autre. À cet instant, à cet instant, ils ne font plus qu'un, mais deux fois. C'est le bonheur d'être ensemble l'un par l'autre. Une fois fait, une fois l'acte accompli, c'est le bonheur encore, la joie de se parler, de faire revenir les mots dans leur bouche qui ne s'en étaient jamais tout à fait absents. C'est ce va et vient des mots aux gestes, des caresses aux baisers, des étreintes aux jeux complices qui fonde leur accord. C'est leur amour qui fait tenir tout cela ensemble : leur amour de la langue ne fait qu'un avec l'amour qu'ils éprouvent ensemble dans les mots qu'ils échangent sans fin et qu'ils se donnent l'un à l'autre en s'abandonnant tous les deux, dans le même temps, à l'ivresse des profondeurs qui les saisit quand il plonge son sexe dans son ventre avide. Sa femme est ventriloque, l'amour parle deux fois en elle. Son sexe d'homme ne l'interrompt jamais, il lui donne toujours la parole, d'une façon ou d'une autre. Ce bonheur-là n'appartient qu'à eux dans l'espace de leur communauté amoureuse, mais ils le souhaitent à toutes les femmes et tous les hommes que porte la Terre et qui portent en eux l'amour de la vie en qui rien ne se résume, en qui tout se dit toujours au moins deux fois...

La combe II

Il ne manque à ce mot que le « l » pour en faire ce mot à double sens qu'il rêve d'échanger avec elle.

Combe, combler, conjuguer ce verbe à tous les temps, sur tous les modes...

Lire un livre à voix haute dans notre lit, notre nid, ta tête posée sur ma cuisse, t'enlacer tendrement au creux de mes bras et la faire exister instantanément « cette combe bien chaude » pour s'aimer...

Toujours ce courage de rester droite et de faire face en regardant la réalité bien en face et cette monotonie des jours qui passent sans amour pour les faire frémir, ces journées bien remplies...

Ça fait des vagues en elle, c'est la marée haute qui attaque la falaise pour la grignoter à petits coups de langue. À sa façon elle n'écume pas de rage. Pas de tempête, pas de heurts, pour quoi faire ?

Non, elle est cette Aphrodite qui naît de l'écume, sort de l'eau ruisselante. Elle est pantelante, mais elle a les jambes fermes et le corps droit, l'œil vif posé sur la plage de sable fin qui l'appelle...

La falaise est loin encore, la marée ne fait que commencer son travail de sape. Elle marche dans l'eau à mi-cuisses. Elle appartient encore un peu à cette mer qui l'a vue naître, mais plus pour longtemps.

Toujours elle gardera l'odeur saline de l'écume sur son corps. Quand elle se dévêtira, prendra un bain ou une douche, cette femme qui conjugue tous les temps de la vie, mue par l'espoir d'une renaissance perpétuelle qui pointe en elle son dard de lumière douce, elle se rappellera la mer, l'écume odorante et aussi le bleu du ciel, son père, cet Ouranos aimé qui veille sur elle autant qu'elle veille sur lui.

Elle avance dans le calme de la mer agitée de vagues douces. Elle ne regarde que la plage qui approche, autour d'elle la brise marine qui fouette ses cheveux au vent. À lui aussi, elle appartient de longue date, mais c'est la terre ferme qu'elle veut désormais.

Sa marche est ferme. Son pas n'est pas hésitant. Elle est encore lourde de sa naissance. Elle porte le poids invisible de l'eau qui l'a vue naître. Elle s'avance belle comme le jour. D'anciennes blessures se devinent sur son visage. Elles font partie d'elle. Elle les prend pour ce qu'elles sont : des traces bienvenues qu'un passé a laissé en elle et sur elle, les témoins irrécusables d'un combat terrible d'où elle est sortie vainqueur. Ses seins, sa gorge, il ne voit qu'eux, et puis ses hanches larges et son sexe, enfin ses jambes et ses pieds. Toute entière elle est là pour confondre la lumière, son alliée de toujours. Elle lui lance un défi : montre-toi telle que je suis, et nous serons quittes ! La lumière relève ce défi. Aussitôt son cœur de cristal s'irise, fait chanter la lumière qui s'apaise à travers elle. Elle n'a pas failli à la tâche de naître, la lumière non plus, toujours fidèle à elle-même pour mieux se trahir, pour enfin devenir ce qu'elle est indivisiblement : ce rayon de lumière visible qui taquine l'espace quand il passe à travers un cœur de cristal. Il est vivant, ce cristal, de la plus belle eau. Il pulse, il bat. Il innerve le corps entier qu'il irradie de lumière. Il est de chair et de sang. C'est elle toute entière née de la vague saline.

Il la voit du haut de son ciel à lui. Il est aussi bien ce promeneur solitaire qui va de-ci de-là sur la plage déserte battue par le vent. C'est l'été. Le vent est doux, il se brise dans ses cheveux, l'exhorte à sortir de soi.

Il a le sourire aux lèvres en la regardant droit dans les yeux. Elle est loin encore, mais toute proche. Il peut la toucher, l'embrasser déjà. Il lui tend une serviette de bain. Elle l'accepte avec un sourire de gratitude et elle s'essuie méticuleusement. Elle est nue de la tête aux pieds. Lui aussi est nu. À son approche il s'est dévêtu sans plus réfléchir pour être comme elle. Lui vient de la terre ferme. Il a soif de cette femme née de l'écume comme elle a faim de sa terre à lui. Ils vont se mêler l'un à l'autre sur le sable chaud, rouler ensemble jusqu'aux premières vagues et s'enivrer l'un de l'autre. Tout cela, en paroles et en actes, inlassablement dans l'or fin du sable fauve. Vous les entendez depuis toujours. Vous les avez toujours attendus...

Maintenant qu'ils sont là sur la plage de midi, vous pensez au grand minuit qui les a vus naître séparément il y a des lustres. La lumière s'est éteinte soir après soir dans la chambre devenue obscure, mais vous ne les avez jamais oubliés. Vous êtes confondu de tendresse à l'idée de simplement les voir enfin s'aimer dans le jour. C'est ce qu'ils font. Vous êtes loin. Vous les laissez à la lumière dont vous partagez les bienfaits avec eux. Ce partage vous suffit. Vous vous effacez. Votre travail d'ange gardien est achevé. Ils n'ont plus besoin que de votre absence discrète dans la présence de leurs mots à eux. Cette absence n'est pas douloureuse. C'est votre absence magnifiée par leur présence l'un à l'autre qui les fait exister l'un en face de l'autre. Désormais ils peuvent parler à l'abri des regards indiscrets. Ils sont l'un à l'autre dans le jour, dans la nuit, pour toujours.

Ils sont comblés. Ils vont rejoindre la terre ferme, tourner le dos à la mer, gravir le sentier à flanc de falaise et rejoindre leur terre natale. Tous deux sont nés deux fois et de cette naissance de l'un par l'autre résulte une renaissance commune. Un certain passé est mort en eux pour que vive un présent indéfini qu'ils ont décidé de partager tous les jours de leur vie.

La petite maison n'est pas loin. À deux pas d'elle, au repos depuis toujours, une combe béante attend leurs pas et leurs jeux. Cette combe, ce creux de terre, ils vont le combler ensemble en y faisant l'amour et tous les soirs de leur vie il se rappellera ses paroles à elle : « I love you so. Tu es ma vie, j'ai besoin de toi, je voudrais être dans tes bras, dans ton lit... On ferait une combe bien chaude... T'aime, Françoise »

Ce temps est là, le temps de se pelotonner l'un contre l'autre dans un grand lit douillet pour « faire une combe bien chaude ».

Ces deux enfants du pays, nés en Terre Franche, sont de retour au pays de leur enfance.

Aphrodite a murmuré son nom de jeune fille. Elle a conjugué ses deux naissances dans les bras de l'homme qu'elle aime. Elle est en paix. Lui a retrouvé l'envie qu'on l'appelle par son prénom qu'il n'aimait pas avant qu'elle, elle seule, ne le prononce avec toute la tendresse et la douceur qu'il ne connaissait que de sa mère. Il renaît dans son nom, l'accepte enfin comme aux premiers temps de son enfance.

Aujourd'hui est un grand jour qui va signer leur accord final au sommet de leur rencontre. Ils vont s'aimer et tout le texte qu'elle vient de lui écrire et de lui envoyer, va s'accomplir. Oui, ils vont s'aimer, lentement d'abord. Sa main passera doucement dans ses cheveux, elle épousera toutes les lignes de son corps et quand elle n'y tiendra plus, il viendra en elle pour répondre à son appel. Elle lui dira : « *Viens, je t'attends depuis toujours !* » Il lui répondra, dans un souffle, mais d'une voix ferme empreinte de douceur mêlée d'excitation : « *Me voilà, mon amour ! Je suis enfin arrivé à bon port.* » Ils se souriront quand il entrera dans son ventre humide de désir et bien vite leurs visages, les yeux dans les yeux, prendront une expression autre qu'ils ne se connaissaient pas encore. Ils savoureront alors leur union dans des cris et des gémissements lorsque leurs visages tordus de plaisir s'ouvriront à la preuve vivante qu'ils sont l'un pour l'autre. Ils se diront des « *Je t'aime* » à n'en plus finir jusqu'au spasme final qui les laissera comme au bord d'eux-mêmes, présents infiniment l'un à l'autre...

À l'image de la vie

J'aime les images pour ce qu'elles sont : une invitation à les vivre, un avant-goût d'une vie nouvelle. C'est pure folie, dira-t-on, ou bien alors de la poésie. L'on peut vouloir vivre la poésie, et c'est alors la folie qui guette, si vivre les images, c'est refuser le monde ordonné qui nous entoure, qui nous enjoint de rester à notre place, celle que la vie – la vie des autres – nous assignent...

Non, ce n'est pas une folie que de vouloir vivre bien, et si vivre bien passe par l'assentiment donné aux images, alors il faut y consentir de toutes ses forces, se dire que les images ne sont pas là pour combler le vide d'une vie stérile, mais bien pour l'illuminer en donnant à voir ce qu'il y a de beau et d'authentique pour nous, c'est-à-dire aussi bien de plus singulier...

La femme que j'aime partage avec moi l'amour des images. Les images me viennent par amour pour elle. Elles regardent toutes dans sa direction, elles me viennent en pensant à elle, elles sont un appel que je lui lance, une réponse aussi à cet amour si grand qu'elle me voue, une grâce à la merci de laquelle je me rends en lui faisant don à mon tour de gerbes d'images qui touchent son cœur.

On conjure la solitude de cette façon, l'absurdité d'une certaine solitude quand la séparation nous impose à tous les deux de vivre loin l'un de l'autre. Je n'aime pas à penser qu'elle partage une large part de sa vie avec quelqu'un d'autre que moi, aussi mes images sont-elles toutes une invitation à rompre notre solitude, en imagination d'abord, mais pour puiser en elles aussi, jour après jour, dans la patience, l'endurance du temps long de l'exil partagé, la force de les vivre un jour que je veux proche. Ce soir encore, nous avons été empêchés de parler longuement, librement, alors il me faut écrire pour supporter cet exil qui nous est commun.

Je n'écris jamais que pour l'inviter à bannir l'exil de sa vie. Ce n'est pas vain, cette approche lente de la liberté, car la liberté n'est jamais vaine, elle est la source vive et jaillissante, d'une vie en images à l'image de la vie que nous voulons vivre ensemble...

Un arc et des flèches

-1-

Comme j'aimerais que chaque phrase fût une flèche tournée contre moi-même !

Il y avait cette image, au moment de m'endormir quand j'étais plus jeune : un homme fort, athlétique même, juché sur une colline, bandait son arc vers le ciel pour y décocher une flèche puissante. La flèche n'était jamais décochée : j'en restais à l'image initiale du tireur à l'arc qui bande son arc...

Je sentais la tension de l'arc dans tous mes muscles ; cette puissance me grisait, je me sentais léger comme l'air. Loin de me fatiguer ou de provoquer une tension en moi, l'image de l'arc me détendait et je m'endormais.

Cette image se constituait lentement sur ma rétine ; elle était la lenteur même, appréciée comme telle : quelque chose de calme et d'ample qui se constituait lentement avant de rayonner sous le ciel bleu que visait le tireur qui ne tirait pas, ne décochait aucune flèche en direction du ciel serein, mais restait figé dans une sorte d'extase...

Cette image, c'était celle de *l'arc en ciel* tel que le langage me l'avait sans doute suggéré à mon insu. M'inclure dans le ciel telle une parenthèse de couleurs, braver ainsi les intempéries, et en extraire la chance : celle de rayonner en dépit du mauvais temps, grâce au mauvais temps...

C'était cela, sans doute que l'image véhiculait sans le montrer, comme si une image en recouvrait une autre.

-2-

« I say my arrows are made of desires, desires from far away as Jupiter sulphur mines... »

Cette image des flèches du désir m'avait frappé : Cupidon lançant son trait sur tel ou tel mortel à la demande de Vénus... Une image presque banale, somme toute, une image vénérable, si ancienne, en tous cas, mais ce qui me retenait alors, c'était son dynamisme et la distance qu'elle impliquait, distance prise avec le désir de décocher « la flèche si lointaine ».

Une menace, légère comme l'air, flottait dans mon esprit quand je venais à songer à cette image. La musique dans laquelle elle baignait était en parfaite adéquation avec elle. La musique passait, pas l'image, qui flottait encore dans mon esprit quand la pièce musicale, assez longue (une quinzaine de minutes) avait cessé.

Quelque chose me ramenait, dans cette phrase, « au goût pour les origines » : origine figurée ici par Jupiter, à la fois planète et Dieu vivant qui prête sa puissance à celui qui est animé par des désirs sulfureux. L'image se compliquait légèrement dans son allusion au soufre qui évoque l'enfer.

Que de monde dans cette image de l'athlète bandant son arc que j'associais à celle du Voodoo Chile : Cupidon, Vénus, Jupiter, l'Enfant Vaudou et peut-être, comme en sous-main, Satan ! Une femme et une seule dans cette petite société des Immortels, mais quelle femme !

Pas de syncrétisme, même pas un « panthéon » imaginaire, mais des figures de forces, appelons-les cosmiques, auxquelles je m'identifiais voluptueusement...

Le symbolisme, ou plutôt les symbolismes attachés à l'arc dans les diverses cultures qu'il nous est donné de connaître un tant soit peu, je l'ignorais complètement à l'époque, et encore maintenant, je désire n'en pas tenir compte ; peu importe même, si ma rêverie recèle ce que d'aucuns appelleraient un inconscient collectif. Je ne chercherai pas à donner de l'importance à ce qui me venait alors à l'esprit en me référant à quelque symbole que ce soit. Seul m'agrée le dynamisme des images, d'où qu'elles viennent, l'essentiel étant qu'elles me traversent moi...

-3-

À quinze ans, que faire d'un tel fatras ? Des *nœuds de sens*. J'ai toujours aimé les images pour ce qu'elles sont seules à dire : une image ne tolère aucune traduction « prosaïque »... L'image est un conducteur de désirs, avoués ou inassouvis, inavouables ou en passe d'accéder à un mode d'expression non langagier.

Mais qu'arrive-t-il quand une image reste une image, quand elle ne conduit à commettre aucun acte en vue de chercher la satisfaction ?

Quelqu'un dit : « Je vais lui faire la peau ! » et tout le monde comprend. C'est une image très parlante. Est-ce à dire que le locuteur va écorcher, morte ou vive, la personne qu'il vise ainsi par ces propos ? Il y a fort à parier que le locuteur en restera à l'image et se contentera de casser la figure à celui qu'il voue à la mort. Peut-être même qu'il ne se passera rien que cette image qui fait du bien au moment où elle est dite...

Les images sont souvent plus fortes que nos actes... C'est ce que j'ai toujours aimé en elles. Quand on baigne dans des images impossibles à visualiser, c'est alors le comble de la puissance imageante qui se déchaîne. L'image permet de convoquer l'impossible...

Le surréalisme abonde en ces sortes d'images qui produisent des monstres si l'on cherche à les visualiser, ce qui, d'ailleurs, n'est pas toujours possible.

L'image, à sa manière, si l'on en use souvent, propose un grand apaisement. Il faut lire, entre autres choses, « Liberté d'action » d'Henri Michaux, pour ressentir pleinement l'espèce de libération jubilatoire que l'on éprouve à enfermer des êtres honnis ou exécrés dans un monde d'images où ils sont voués à une mort perpétuelle ! On évite ainsi un passage à l'acte qui peut coûter cher dans la société dans laquelle on vit !

Il ne s'agit pas, à proprement parler, de dire des horreurs comme le fit Sade ou, avec plus de conséquence et de conséquences, Céline, dans son pamphlet antisémite intitulé « Bagatelles pour un massacre », livre exécrationnel s'il en fut.

Le livre de Céline est un véritable appel au meurtre, tandis que Sade, qui a écrit ce que l'on sait, prônait l'abolition de la peine de mort ! On conçoit que je préfère Sade à Céline...

Michaux ne dit pas des choses horribles ; il inquiète et nous fait rire, dans le même temps, en disant ouvertement et vertement tous les menus désirs qui le traversent dans la fréquentation de ses semblables, menus désirs qui peuvent, placés sous la loupe du langage, devenir énormes : effets de grossissement propre au langage qui d'un fait ou d'un affect minuscule fait un texte ample ou si dense qu'il donne à rêver à une vie microscopique grouillante et multiforme, inaperçue jusque là.

Dans ce processus, on ne « rêve pas de », mais l'on « rêve à », c'est-à-dire que l'on s'achemine en pensée vers quelque chose que la pensée claire et distincte ne peut pas prendre en compte. À la limite, le sujet pensant s'absente, abandonne un temps tout esprit critique pour se laisser aller sur la pente douce de la rêverie diurne qui veut voir le

jour sous une lumière qui ne vient que de l'œil, lumière imaginaire qui frappe l'objet tout en frappant celui qui la conçoit, le sujet, d'un étonnement croissant : le sujet s'étonne lui-même en se voyant voir ce qui n'est plus tout à fait de l'ordre de la réalité.

L'œil, producteur de lumière, construit l'objet de ses désirs au fur et à mesure qu'il l'appréhende : les mots viennent sous sa langue ou sous sa plume avec une grande douceur ; le tempo est lent, le temps ralenti : effet, pour ainsi dire, de « Zeitlupe », de ralenti comme une caméra peut aussi en produire, mais c'est avec des mots que cela se produit. Dans notre souvenir, il reste un condensé d'images qui peut se reformer à volonté, tel ce tireur à l'arc auquel je faisais allusion.

« La lumière intérieure » est comme engendrée par le langage... Étrange phénomène où la cause et l'effet échangent leur pôle et leur rôle constamment : l'image appelle des mots qui appelle une image, ainsi de suite. C'est un phénomène hallucinatoire de nature verbale, à n'en pas douter, d'une grande force de fixité : il engendre un hypnotisme doux chez celui qui entre dans la fascination de sa rêverie dont il est le centre, un centre décentré en quelque sorte, parce que, désormais, c'est l'objet fascinant qui emporte l'adhésion du sujet et non le réel dont le sujet entend avoir la maîtrise, adhésion qui, aussi, déporte le sujet, l'emmène loin de lui-même.

Il n'y a là aucune vérité de portée universelle, et il est permis de douter que le « sujet », par le biais de ces / ses images, dise quoi que ce soit sur lui-même...

Ça parle et ça imagine en lui, à travers lui ; il n'est pas le seul dépositaire de ce trésor d'images dont on peut à bon droit mettre en doute « l'originalité ». C'est entre universel et particulier que se loge la singularité de celui ou de celle qui vit ses images en vivant d'elles... L'étonnant, c'est que les images des autres, identifiés ou non, en d'autres termes attribuées à un auteur connu, répertorié dans la grande nomenclature de la littérature universelle ou bien appartenant à la grande « tradition » anonyme (d'où qu'elle provienne : la Chine, le Japon, les Indes, l'Europe, les Amériques, etcetera...), tradition sans auteur clairement identifié, mais qui grouille de noms de héros, de dieux, d'objets sacrés, fastes ou néfastes et de symboles devant lesquels ceux qui ont écrit ou raconté se sont effacés, les images des autres « nous conviennent ». Dans le même temps, elles forgent et rencontrent en nous une sensibilité dont on ne peut dire avec certitude si elle est purement héritée, c'est-à-dire empruntée par nous et portant tout de même notre « empreinte » ou bien si notre singularité – les images qui vivent en nous, qui nous appartiennent et nous tiennent sous leur fascination – sont notre création pure et simple, sachant qu'en ce domaine l'originalité absolue, solipsiste pour ainsi dire, est un non-sens.

Il y a assurément un bonheur à éprouver la naissance d'une image en nous, que celle-ci provienne d'un auteur, d'une tradition ou bien de nous-mêmes. L'espèce d'accord qui se noue entre notre personne et le monde humain transhistorique est inévitable ; il explique pourquoi les images nouvelles sont si rares, mais à qui aime les images, il importe peu qu'elles proviennent d'un peuple éloigné dans le temps et / ou dans l'espace, d'un auteur ancien ou moderne ou de lui-même, car l'essentiel est dans *ce passage, cette circulation des images qui lient les hommes et les femmes sur cette terre depuis la nuit des temps...*

Dans cette perspective, le poète est un *porteur d'images* et un « *rêveur de mots* » (Bachelard). Des images se fixent en nous, à n'en pas douter ; elles accompagnent notre vie entière, sans être obsessionnelles.

C'est un bonheur de pouvoir leur faire face avec des mots. Vient un temps où s'opère un choix en nous, une sorte d'élection : nous décidons d'être pur vecteur imageant, nous laissons alors à d'autres – des auteurs, des traditions qui font autorité – le soin de conduire notre imagination ou bien nous devenons nous-mêmes des *producteurs d'images*, sans plus nous soucier de leur originalité que de leur provenance : nous devenons poètes à notre tour, sans éprouver le besoin de porter ce nom si lourd.

Il faut laisser les autres, nos semblables, « se faire une idée » quant à la qualité et la validité de nos images auxquelles nous consacrons tout notre soin et tout notre amour. L'amour des images, c'est, à n'en pas douter, l'amour pour les hommes et les femmes qui l'inspire. L'amour, ce mot rebattu... Que d'images il aura inspiré, cet amour dont on ne sait presque rien, vers lequel nous tendons de toutes nos forces ou que nous comprimons en nous si fort qu'il fait des nœuds qu'il faut alors torsader pour en faire la corde qui complètera l'arc que nous visons tous en imagination, car nous savons que la cible, c'est nous...

Le poète, ainsi, en tant que *porteur d'images*, est aussi, et avant tout, *un porteur de souffle*. Dans cette perspective, celui ou celle qui écrit n'a qu'un mérite : celui d'écrire bien, de faire vivre la langue qu'il sert et dont il se sert en la magnifiant pour la tendre aux autres tel un arc qui fait flèches de tout bois...

Voleur de paroles, plutôt que voleur de feu, le poète ou la poétesse s'acheminent vers un désir qu'ils mettent à la disposition de tous et de toutes : libre à nous de décocher les flèches de nos désirs pourvu qu'elles ne blessent personne !

Se sentir visé par une image, un complexe de mots qui nous rassemble autour d'un site qui ne figure sur aucune carte, c'est faire l'expérience de l'être en commun à travers l'écriture.

Le soin apporté à la langue nous distingue du vulgaire, des gens grossiers, pour qui parler n'est qu'une expression d'eux-mêmes, alors que pour nous le langage imagé est un saut hors de nous, un acte de communication majeur.

Des gerbes de blé

Des gerbes de blé à pleines brassées, et le bonheur de la paysanne. Elle avait de l'or plein les yeux... Lui, acquiesçait à cette image d'ancien temps. La fatigue était loin désormais des bras de la paysanne ; elle avait gagné son esprit pour en faire cet être las et fourbu, qui pliait sous le chagrin. L'or dans ses yeux avait fui vers d'autres rives, d'autres champs. Elle se tenait debout dans le pré, les deux mains sur ses hanches. Elle formait une anse d'ancien temps où la fierté était de mise. La lumière du soleil couchant la faisait toute droite ; son ombre démesurément allongée mangeait la nuit toute proche. Elle avait de la lumière dans les yeux pour affronter le soleil couchant. La nuit gagnait son corps de lumière ; qui, de la lumière ou de la nuit, frangeait sa robe de tant de frémissements ? Le vent tremblait dans les plis de sa robe. Ses chevilles bien droites et nues jetaient une lueur si pâle, si pleine de tendresse que l'herbe noire alentour lui faisait des chaussures de satin noir... Étrange lumière que cette lumière déclinante qui la faisait plus belle encore qu'en plein jour ! Ses vêtements odorants exhalèrent la pomme et l'orange dans le pré où le rouge et le noir se livraient un combat dérisoire, le combat d'un soir qui chasse la nuit devant lui, pour que renaisse, demain et toujours, le matin calme, approprié à cette chance qu'elle avait d'être ce grain de lumière qui saluait le temps qui la faisait, la défaisait, la refaisait, jour après jour, dans la servitude des tâches, plus noble, plus fière, plus odorante encore que ce pré où elle venait cueillir le thym et la sarriette, les jours de fête... Le chagrin s'en était allé dans l'odeur qui montait du pré. Son corps exalté frémissait à l'approche certaine de l'homme qui viendrait la prendre. L'homme viendrait la prendre pour la rendre à la nuit tendre ; il lui ferait don de son corps pour augmenter encore son autorité sur une nuit et un paysage qui s'estompait tout à fait, pour faire place à l'enchantement de sa nudité

d'orage... Autorité bienvenue, malmenée par ce chagrin qui courait dans le temps. Elle s'était dévêtue. Il faisait tout à fait nuit. Les grillons chantaient encore ; des froufrous dans l'herbe amusaient son oreille aux aguets. Elle entendait les pas de l'homme dans l'herbe fraîche. Il avait le pas léger d'Hermès. Elle, l'Aphrodite chtonienne, veillait sur cette terre brûlée qui la verrait bientôt se rouler dans la fraîcheur de l'herbe noire. Elle avait fermé les yeux pour mieux entendre les pas de l'homme aux souliers de vent qui, bientôt, lui ferait face comme on salue la beauté qui passe et repasse, la beauté agrippante qui montait des jambes pour envahir tout le trait du corps, et qui, d'élan en élan, s'apprêtait à exhumer un cri d'aurore...

L'eau vive

-1-

Entre tous, ma préférence va aux mots qui possèdent un espace de suggestion qui leur est propre... En nombre limité, ils gravitent autour de nous ; ce sont des points de repère précieux. Nous les chérissons pour le trésor d'images qu'ils charrient, et face à eux, nous sommes seuls.

Il arrive que devant tant de grâces l'espèce de solitude qu'ils engendrent devienne intolérable. Supporter tant de beauté et rester muet n'est pas concevable : mon cœur bat à l'idée de te parler de ce qui m'est venu l'autre jour, en plein jardin ou bien l'autre soir assis à mon bureau en train d'écrire...

Il n'est pas aisé de frayer avec l'ineffable quand celui-ci consent à s'habiller de mots. Nous ne sommes pas dupes, ni toi qui m'écoutes t'en parler, ni moi par qui *ça passe furtivement* : sorte de fuite à laquelle je désire ne pas échapper, à laquelle je m'expose sciemment afin non pas exactement de la fixer, mais plutôt d'en moduler, à mon tour, la variation qu'elle est d'emblée, variation sur un thème inconnu et qui le sera toujours.

De ces mots, on ne peut rien dire à proprement parler ; on peut les commenter, les analyser, en sonder toute la profondeur étymologique, bien sûr, mais ils n'existent pleinement que sertis dans un ensemble amovible, réitérable, indéfiniment variable. Ces mots sont des entraîneurs de parole. Ils nous devancent toujours d'une bonne longueur, mais à la fin ils nous rattrapent toujours. Nous pensions aller plus loin qu'eux, vers une pensée inouïe, ignorée d'eux, et voilà, pour le compte, que le sens qui nous a filé entre les doigts pendant qu'en nous se tramait un texte nouveau n'aboutit qu'à cela : un nouveau texte, un de plus. Les pensées et les mots pour le dire : je les vis comme des fils de couleur différente entremêlés ; quand l'un apparaît, c'est pour aussitôt disparaître sous l'autre qui disparaît à son tour... De ce maillage bicolore qui aboutit à une sorte de camaïeu où la couleur annule la couleur, il ne ressort peut-être rien qui vaille, mais, au moment d'écrire, le problème de la valeur n'est pas d'actualité. Ressortir enchanté de la rédaction d'un texte et puis déchanter, je l'avoue, ce n'est pas pour moi. J'éprouve au contraire une relance incessante ; il me semble devoir écrire toujours plus en direction de ce qui m'appelle, à quoi il me faut bien prêter une voix, et autant que ce soit la mienne !

Ces mots qu'on aime, leur pouvoir et la légèreté sans bornes qui les anime, il nous faut à tout prix les communiquer : il n'y a rien de plus terrible que leur compagnie. Ce sont des fauves, des Erinnyes qui nous abreuvent de leur sang. La force incoercible qu'ils nous communiquent, impossible de la garder pour soi : elle nous déchirerait ou nous rendrait fous si nous ne la dépensions pas en la communiquant à ceux et celles qui en veulent.

Points de repère autant que *trésors de bouche* à mâcher, à murmurer, à déclamer, selon l'humeur du temps, ils ne sont nos compagnons que pour autant que nous savons *les bailler*.

-2-

Il n'est pas don de soi, de communication des corps, d'échange possible – de caresses, de baisers, de signes – sans cette réassurance que nous procure la pratique du langage sensé où ce qui est dit ou simplement pensé a un sens. Par sens, il faut entendre ici une possibilité inextinguible d'échange de paroles où le même – toi et moi, la femme que tu es, l'homme que je suis – ne revient pas au même.

Le sens est alors l'ouverture à la possibilité infrahumaine de donner un sens à ce qui advient : c'est un mouvement d'ouverture à l'infini qui se restreint constamment en produisant des gestes et des actes, des paroles et des silences. Se représenter quelque chose sans la réduire à cette représentation et se représenter soi-même sans jamais se limiter à cette représentation : voilà ce que permet l'usage du signifiant. Voilà qui n'est pas indifférent : quelque chose doit être dit auquel on ne s'arrêtera jamais définitivement. La poésie, entre autres, est cette marche passionnée au-devant de ce trop-plein d'images qui viennent au langage, trop-plein jamais assez plein, qu'il faut épuiser pourtant en faisant œuvre, en s'arrêtant, pour un temps, un temps seulement, à dire les choses et les êtres ainsi et pas autrement...

Pour que la vie dure, pour que la littérature soit un acte de communication aussi bien, et c'est pour ma part, ce qui importe, il faut que les paroles que nous échangeons, fassent mouche : il faut à la fois accepter d'être touché par ce que l'on nous dit et, pour notre part, faire acte de paroles afin de dire, sans le dire explicitement, que ce que nous disons a un poids, une conséquence, que ce ne sont pas des paroles en l'air qui ne changeront rien à rien.

Ceci étant dit, parler à tort et à travers, de moi, des autres, du monde, voilà qui n'est pas mon fort ! Parler d'abondance de choses pauvres, infimes à qui veut l'entendre, c'est cela qui me tient en vie, jour après jour, dusse-je en passer, d'abord, par des moments de solitude terribles. La solitude, j'en viens et j'y reviens, c'est une vieille compagne toujours jeune et charmante ; sans elle, je ne serais rien à mes yeux, je serais *insignifiant*. Pour que la solitude devienne parlante, il faut en passer par la littérature...

D'aucuns n'ont pas cette chance : quand la parole n'est plus reçue, quand la méfiance à l'égard de soi et des autres est telle qu'elle bloque tout processus de parole, il ne reste plus que le corps à habiter de manière mécanique. L'espace ne s'espace plus, le temps d'éternise : le corps se rigidifie et la personne entre dans une errance immobile. Comme le dit un psychanalyste, « elle déplace du point fixe ». C'est la fixité de l'errance de qui n'a plus que son corps comme repaire, tous points de repère perdus, qui définit le mal absolu, soit la communication rompue.

Cette inertie du corps peut conduire à la catalepsie ; le corps devient de pierre, la pensée de marbre. Tout est glacé, tout laisse de marbre. Ça ne communique plus, l'échange des signes qui permettent de s'abstraire de la réalité brute ne se fait plus. On entre dans l'horreur immobile ; le regard devient fixe, il se ternit. La bouche ne sourit plus, plus aucun mot n'en sort...

S'instaure alors *un déni de connivence* où toute parole est tuée dans l'œuf. Il ne sert à rien de parler parce que « ça ne sert à rien, parce que tout revient au même pour moi qui suis là, une épave, un déchet sans autre abri désormais que

mon corps. » Mais de telles phrases sont impossibles, venant de qui a perdu confiance dans le langage, d'où la nécessité, sur le plan thérapeutique, de redonner à qui s'est absenté le goût de parler...

-3-

Un mot n'arrive jamais seul ; il peut être précédé par une émotion à couper le souffle, appeler une émotion en retour : dans les deux cas, il est accompagné par toutes une cohorte de mots amis qui dansent autour de lui. L'émotion ressentie, captée, mais non capturée, et puis canalisée, livrée nue aux mots qui lui font l'amour induit un mouvement de tout l'être : ça bouge, ça remue en moi avant de devenir un besoin irréprouvable d'en parler à d'autres en allant à eux. Il y a là, à l'œuvre, une participation de tous les instants où l'anticipation et la rétrospection ont maille à partir. Je voudrais retenir le plus longtemps possible ce qui fait sens si brutalement en moi au moment où je l'écris afin de le polir, de le peaufiner. Il n'est pas bon de se livrer sous la forme d'une matière brute ; le travail de la forme est essentiel. Anticiper l'effet que telle ou telle phrase, tel ou tel passage aura sur un lecteur lambda m'est tout à fait impossible : je ne puis écrire que pour quelques-uns qui me connaissent bien, au jugement desquels je me remets en toute confiance. Quand j'anticipe, je regarde constamment en arrière : ce qui a déjà été écrit relance ce qui est encore à écrire, le fait naître sous mes yeux...

Parfois, un mot, un seul, rayonne dans la solitude, mais cette solitude est fautive, c'est nous qui souhaitons l'isoler pour mieux le savourer. Cette mise en cage du mot ne lui réussit pas ; sans ses amis, bien vite, il s'étiolle dans notre conscience qui croyait s'en repaître. Trouver le mot juste pour rendre une émotion ou bien toucher la corde sensible *en lâchant un mot*, personne ne s'y risque : les mots aimés ne viennent jamais seuls. Il faut qu'ils soient accompagnés de faire valoir.

Une phrase, puis deux, puis trois, et voilà que se construit l'espace propice au rayonnement d'un mot magique qui arrive *au moment voulu*, en s'insérant à merveille dans une chaîne langagière. Ces mots, ces phrases, je les aime à travers qui les lira ; ce sont des mots d'amitié ou d'amour...

-4-

« *L'amour est un caillou riant dans le soleil.* » Jacques Lacan

De toutes les pierres précieuses qui scintillent dans notre caverne, il en est une qui brille plus intensément que les autres, c'est celle-ci que nous élisons sans hésiter... D'aucuns restent béats devant la caverne fermée à leur désir. Ils croient entrevoir des richesses insoupçonnées. S'ils entraient, ils seraient bien déçus. Dans la caverne, nulle richesse, que des trésors, à porter de bouche, intouchables, mais nullement intangibles.

C'est que les pierres ne deviennent précieuses et ne brillent que pour ceux qui savent prononcer les paroles propices qui font apparaître, dans la nuit, les merveilles insoupçonnées.

Dans la caverne, c'est d'abord la nuit noire. Il faut laisser sa noirceur à la nuit, ce n'est qu'en elle et par elle que notre langage est à même de conjuguer, pour les conjurer, les puissances du regard et les paroles propitiatoires. La vision est à ce prix.

Les mots que nous aimons, les mots magiques, nous sont soufflés par la nuit qui nous sent prête à l'affronter. Quoi de plus beau qu'une nuit sidérale ? Les étoiles sont à notre portée, à portée de regard, mais inaccessibles, lointaines furieusement...

Quand j'étais enfant, il me semblait pouvoir accrocher les nuages d'un geste de la main quand je plongeais mon regard dans le bleu du ciel qui moutonnait. Le haut et le bas, l'écume de la mer houleuse, entrevue dans ma prime enfance provençale et le moutonnement d'un ciel nuageux ne composaient qu'une seule image, réversible.

De même, dans la caverne, il me semble voir, dans la nuit, des étoiles, posées sur le sol introuvable, mais j'ai les pieds sur terre, je ne marche pas droit sur elles, je ne me penche pas non plus : le haut et le bas, échangeant leur signe et leur force, donnent cela : un horizon indépassable par où la route droite, rectiligne – le but clair choisi en toute lucidité : la vie claire, faite de rectitude et de droiture, soucieuse de ses droits et des ses devoirs – vient à s'effacer dans le lointain d'un horizon indistinct. Commence alors non pas une errance insensée, l'abandon au n'importe quoi, aux coups de tête stériles, mais un chemin où la vérité n'a pas lieu d'être, un chemin, qui plus est, absorbé par l'horizon que j'embrasse du regard. Pas de vérité toute faite, glorieuse, unanime à l'horizon où se perd tout chemin... Tout alors reste encore possible, comme suspendu à cet horizon qui recule à mesure que j'avance vers lui. Il n'y a que la marche traçante qui vaille, l'espace sillonné de signes, dans tous les sens.

-5-

Entre les mots règne une affinité sélective qu'il faut se contenter d'enregistrer sans essayer de l'expliquer... Ils avancent de front tels de joyeux compagnons qui marchent en bande : impossible de discerner un maître mot à la tête de cette troupe bariolée. On les sent unis comme les cinq doigts de la main, même si chacun, on le pressent, est prêt à faire la route pour son compte... Encore ne sont-ils pas cinq, mais, à vrai dire, innombrables, quoiqu'en nombre toujours fini.

Il faut bien s'arrêter sur l'un deux, mais pour les aimer tous ensemble, même si aucun ne peut prétendre avoir le dernier mot.

Les mots sont sujets, si l'on n'y prend pas garde, à une étrange maladie : la logorrhée. Les mots coulent alors d'une bouche qu'il faut faire taire. Dans un premier temps, mieux vaut l'écouter, cette bouche intarissable, et puis lui parler, placer son mot, le lui mettre en travers de la bouche pour lui donner à réfléchir. Parler pour ne rien dire n'est pas notre fort ! Encore est-ce bien agréable de se laisser aller à être bercé par une parole anodine, peut-être profonde, si on l'aide à mettre en relation ce qu'elle dit et redit avec ce qu'elle ne parvient pas à dire et qui est comme le motif inconscient de son bavardage.

Les moulins à paroles, il faut les inviter à prendre le vent pour leur faire comprendre que nous préférons les moulins à roue qui tournent dans les eaux vives. Nous serons ce bief qui canaliserait cette parole qui parle à tout vent : il en jaillira des perles d'eau scintillantes aussi profondes, aussi superficielles que la lumière qui les fait briller au soleil...

Nous aimons cette tautologie de tous les instants telle qu'elle s'anime au fond de toute parole qui se veut profonde. Le moulin peine à soulever son eau, mais y parvient toujours, aidé en cela par la masse d'eau qu'il peine à soulever dans un premier temps, mais qui l'entraîne, sous l'effet de l'attraction terrestre, vers le bas, vers le fond. Entre temps, tout est à recommencer, mais ce n'est pas peine perdue : les perles d'eau scintillent au soleil en permanence. La roue du moulin figure ainsi l'effort humain pour produire du sens, effort toujours récompensé par cette gerbe d'eau qui tombe en scintillant : parole de lumière par où l'eau et le soleil, sans jamais s'épouser ni se confondre, marient leurs effets dans un bruit de chute d'eau...

An der Schule Blau

« J'ai espéré la déchirure du ciel (le moment où l'ordonnance intelligible des objets connus – et cependant étrangers – cède la place à une présence qui n'est plus intelligible que pour le cœur). Je l'ai espéré, mais le ciel ne s'est pas ouvert. » – Georges Bataille, Le coupable

Enfant déjà, l'été venu, je m'allongais dans l'herbe pour regarder le ciel. Je m'y perdais pour quelques minutes, souvent après avoir lu des poèmes jusqu'au vertige. Grisé de mots, je voulais me reposer et retrouver dans le ciel les impressions que m'avait laissées tel ou tel poème. Reposer mon regard en le posant sur le ciel était chose aisée à première vue...

Parmi les poèmes que je lisais et relisais il y avait « L'éther » de Hölderlin. Je tentais de faire sur moi l'épreuve d'une certaine véracité : le ciel que Hölderlin évoquait dans « L'éther » me tenait alors sous sa fascination, aussi voulais-je voir si le ciel me ferait autant d'effet que ce poème du ciel. C'était loin d'être le cas. Je n'étais pas déçu. Je ne voyais dans le poème que du plein et dans le ciel que du vide. Ce vide, je l'associais à une sensation de lenteur, à quelque chose de lent à venir dont je n'espérais rien de précis. Le poème, quant à lui, exprimait un désir en énumérant un peu maladroitement les êtres vivants, y compris les végétaux, arbres et plantes qui selon Hölderlin « tendaient » tous leurs « bras » vers le ciel. C'était cette aspiration, ce « Streben » comme tension de tout l'être qui tenait en haleine la parole du poète : l'écriture comme expression d'un désir, d'une « aspiration nostalgique » (Sehnsucht). Pris en tenaille entre le passé et l'avenir, son poème véhiculait une tension presque insupportable malgré l'évocation « bucolique » qui le soutenait tout entier, tout en trahissant une souffrance sourde. À l'aide du langage seul, Hölderlin tentait de rendre supportable une tension qui, livrée à elle-même, menaçait de le détruire. Il n'évoquait pas le ciel, se contentant de l'invoquer au nom des êtres vivants qui, comme lui, aspiraient selon ses dires à s'unir au ciel. Il voulait voir dans ce désir un désir universel propre à tous les êtres vivants que seul le langage humain avait pour vocation de mettre au jour. Cela avait donné ce poème unique en son genre qui n'avait, à l'image du ciel que je scrutais, rien de consolant non plus, mais je sentais bien que déjà le langage serait mon domaine privilégié : je préférerais le ciel poétique au ciel au-dessus de moi. « Tout » se jouait dans une approche subjective d'un certain génitif : dans l'expression « le poème *du* ciel », je voyais à l'œuvre une ambiguïté propre au langage et que je jugeais délicieuse. Le ciel n'était l'auteur d'aucun poème. Quand je pensais poème *du* ciel, je n'imaginai pas le ciel propriétaire du poème qui lui correspondait cependant. La correspondance du poème et du ciel, soit la réponse que le poète donnait au ciel bien réel qu'il avait peut-être scruté inlassablement avant et pendant l'élaboration de son poème, cette correspondance au sens épistolaire du terme, cette réponse, donc, lancée à l'adresse du ciel, eh bien je sentais et je voulais qu'elle fût, avant tout génitif de possession, un génitif purement subjectif. On pouvait être possédé par le « feu du ciel », en d'autres termes, le poème pouvait bien être « la chose » du ciel, lui appartenir comme on appartient à ce qui nous fascine et par là, aussi, affirmer à travers le poème, une liaison, presque une soumission qui se traduisait par cette phrase non dite qui traversait le poème tout entier : « J'appartiens au ciel, mon Père. » Dans cette phrase non dite que suggérait tout le poème, il y avait encore une autre pensée à l'œuvre : la perte du père et l'absence de repère qu'avait laissé le père qui s'était absenté dans la mort prématurée. Le poème offrait une orientation à travers le dédale du ciel. Il devenait le « repère » du poète qui répétait sans cesse à mots couverts sa douleur d'orphelin de père... Oui, cela se pouvait : on pouvait être possédé par un absent que figurait le ciel, mais ce génitif de possession impliqué dans l'expression « poème du ciel » renvoyait celui qui écrivait le poème à sa pure subjectivité de sujet parlant face au vide d'une absence. Au comble de la douleur intervenait la douceur du poème qui disait la perte, l'éloignement peut-être volontaire du dieu. Cette pensée plus tardive chez Hölderlin, je l'ignorais moi aussi alors. Elle était en germe dans ces poèmes encore thématiques où le « poématique » se cherchait encore. Je sentais

obscurément que quelque chose venait à manquer pour s'être éloigné à tout jamais, peut-être pour nous ménager, malgré la douleur que nous causait cette perte.

-2-

Les rares nuages d'été qui passaient dans le ciel, il me semblait pouvoir les toucher et même les attraper. Je n'avais qu'un geste à faire pour les tenir dans ma main ! Dans les premières minutes, tendre la main vers eux me paraissait aussi inutile que de me lever. Cette apparence de paresse flattait le géant que j'étais ! J'avais consenti à faire l'effort de m'immobiliser pour regarder passer le ciel dans mes yeux. Toutes ces volitions et ces actions, dans un premier temps, suffisaient à me contenter... Gâcher ce plaisir, en faisant l'effort de tendre le bras vers ces gros nuages blancs, ah ça non ! J'ignore encore si c'était la contemplation du ciel qui me rendait paresseux ou bien si ma paresse trouvait en lui une occasion de s'alanguir jusqu'à faire de moi ce pur regard qui ne voyait plus rien que le bleu qui dansait dans mes yeux...

En tous cas, très vite, j'étais pris au piège : la paresse investissait jusqu'à mon regard. Je ne voyais bientôt plus que mes yeux en train de regarder le ciel. Le ciel était bien toujours là, mais comme superflu : son vide faisait le vide en moi. Pour ne pas m'égarer plus avant en devenant comme absent, je redoublais d'attention et peu à peu des petits fils noirs extraordinairement mobiles se mettaient à passer lentement sur ma cornée. Le ciel agissait comme un révélateur : je me voyais voir. Et voir signifiait pour moi percevoir ces petits défauts de la vision, cette vie infinitésimale qui flottait dans mes yeux. Le ciel bleuissait à vue d'œil, rendant plus intense, d'instant en instant, le vide qu'il était et puis tout retombait dans le bleu. Le jeu recommençait : le vide s'abîmait dans le bleu qui s'évanouissait dans le vide pour redoubler encore d'intensité. À la fois intense et fade, presque laiteux, le ciel devenait vide et le vide avait la couleur bleue, celle de mes yeux, un bleu hésitant entre le gris et le bleu. Il n'y avait rien d'autre à voir que ces sortes d'animalcules noirs fins comme des cheveux, mais tordus qui se promenaient à la surface de mes yeux face au bleu du ciel qui s'abîmait dans le vide qu'il demeurerait.

Cette sensation était agréable ! Je ne m'en lassais pas et la fraîcheur de l'herbe était une bonne raison de plus pour rester cloué au sol dans une bienheureuse somnolence, les yeux rivés dans l'attente de rien d'autre que ces petites bestioles capricieuses qui semblaient flotter d'un œil à l'autre... Parfois, en cillant, je les faisais se déplacer sur mon œil, puis elles revenaient à leur mobilité première, toute de lenteur. Une sorte d'hypnotisme me gagnait peu à peu jusqu'à me faire oublier le poids de mon corps. Je lévitis mollement avec l'impression agréable de flotter dans le ciel.

Ma paresse d'enfant avait ainsi trouvé un complice de taille en la personne du ciel. Le ciel bleu était devenu le bleu du ciel et je puisais dans ces veinules noires qui passaient devant mes yeux une raison de vivre ici et maintenant sans souci du lendemain. Après le long travail scolaire et l'angoisse qui m'avait gâché les journées interminables à écouter en silence les paroles obscures du maître, je goûtais enfin le repos. Il y avait la fraîcheur de l'herbe, la couleur du ciel et la nonchalance de ces nuages de coton à portée de mes mains. Et tout cela flottait dans mon corps et dansait dans mes yeux qui n'en pouvaient plus de tout ce bleu. Je finissais toujours par tendre une main crispée vers le nuage le plus proche. Je le saisissais sans le toucher : il n'échappait pas à ma prise, il ne s'évanouissait pas non plus comme une fumée impalpable. Il continuait sa route avec ma main qui partait au loin dans la lenteur calculée du ciel devenu le complice de ce voyage immobile qui m'emmenait loin des hommes et des devoirs. Un instant magique qui se répétait

à chaque nuage saisi... Puis il me fallait me relever et repartir. La journée ensoleillée était terminée. Il fallait rentrer à la maison avec mes parents, mais j'avais le cœur léger. J'avais flotté l'espace de quelques minutes dans le ciel bleu et j'emportais sur moi sa chaleur et l'odeur de l'herbe grasse.

Les nuages étaient mes amis toujours changeants. Des nuages, toujours des nuages, jamais les mêmes et pourtant des nuages encore... Cette vie-là faisait mon enchantement. Il faisait bon vivre avec de tels amis au cœur. C'étaient eux qui me consolait de mes journées d'école. Mon seul horizon redevenait pour plusieurs heures par jour l'encrier et la plume, le tableau vert qu'il fallait garder de longues minutes sous les yeux pour ne pas en perdre une ligne. Et surtout, pas de ratures, pas de pâtés ! J'aimais mon buvard vert sur lequel j'écrivais je ne sais plus trop quoi. Des mots, sans doute, qui me distraient de tout ce vide où je me débattais. Peu de choses avaient alors un sens pour moi en classe. Je faisais de grands efforts pour comprendre, le plus souvent en vain. Je ne voyais pas où tout cela menait. Impossible pour moi de comprendre l'intérêt de tous ces problèmes, de ces divisions à virgule que je m'appliquais à faire malgré le dégoût dans les règles de l'art. La campagne seule avait un sens pour moi et les animaux qui la peuplaient. Je ne comprenais bien que ça et l'amour que me portaient mes parents, mais je ne comprenais pas pourquoi ils m'avaient abandonné ainsi dans cette école froide et injurieuse où l'ennui le disputait à la froideur...

Je pensais à la campagne chaque fois que c'était possible. Je revoyais les marches pleines de gaieté en compagnie de mon père et je repassais dans ma mémoire les conversations que nous menions le long de la rivière, nos parties de pêche aussi, nombreuses en ce temps-là. Chaque balade était une occasion de découverte et la pêche m'occupait des heures sans m'ennuyer. J'étais un pêcheur tenace et avisé, un observateur habile à trouver le meilleur endroit où taquiner le poisson. J'ai grandi comme tout le monde, mais je n'ai pas pu oublier l'école du ciel, les oiseaux aussi et leur perpétuelle inquiétude. Les oiseaux et moi, on se ressemblait. Le ciel n'est pas leur demeure. Ils n'y passent que contraints et forcés par la possibilité qui leur est propre de voler de branche en branche et pourtant ce n'est que dans ce vol imposé que les hommes que nous sommes imaginent une complète liberté. Au sol, les oiseaux sont gauches, tout occupés à épier de droite et de gauche la survenue d'un possible danger. Il leur faut se nourrir et repartir à la moindre alerte. J'étais des leurs : le sol m'allait mal, mais je ne pouvais pas m'en passer.

Je n'étais heureux que face au ciel, mais moi je n'avais pas d'ailes. Je volais avec mon esprit, les yeux perdus dans l'azur qui me prenait pour ce que j'étais, un enfant solitaire et sage qui rêvait d'habiter dans le ciel sur un gros nuage. Bien sûr, il y avait la pluie, la grisaille qu'elle charrie avec elle, la pesanteur du ciel qui s'essouffle. Quand il pleuvait, j'avais l'impression que le ciel se traînait, qu'il n'en pouvait plus de porter tous ces nuages gris. J'expliquais la pluie comme ça : j'entendais le vent murmurer à la pluie : « *Le ciel en a assez de vous traîner. Faites un effort ! Allez, allez, il faut pleuvoir maintenant !* » Et les nuages en riaient si fort que des larmes leur venaient aux yeux et il se mettait alors à pleuvoir à grosse gouttes. D'autres fois, c'était le ciel qui avait un rhume. Une pluie fine nous tombait dessus...

Il y avait aussi l'orage. Aussi loin que je puisse remonter, j'ai toujours aimé les orages. D'abord, il y avait – il y a toujours – l'odeur forte de la poussière mouillée par les premières grosses gouttes de pluie et le bruit, le bruit de l'orage qui gronde au loin et qui se rapproche lentement. J'adorais cette approche. Je n'ai jamais imaginé que le ciel pût se mettre en colère. Bien plus tard, j'ai su que les Grecs imaginaient que Zeus fulminait en lançant des éclairs.

Pour moi, les éclairs n'étaient pas un spectacle parmi d'autres ni l'expression d'une colère divine. Ils étaient là de toute nécessité inexplicablement. Je les regardais, fasciné, mais c'était le grondement du tonnerre que j'appréciais le plus, son roulement mortel qui ne détruisait rien. On eût dit une colère pour rien, sans motif. C'était une manifestation de puissance débonnaire qui me galvanisait au lieu de me tétaniser. Le ciel s'amusait à faire peur. Je n'avais pas peur, bien protégé que j'étais dans ma maison, derrière les carreaux de la vitre, les yeux rivés à la fenêtre. Et puis l'orage passait. Il s'éloignait dans des grondements qui se prolongeaient parfois dans mon sommeil quand il avait fallu tout de même aller me coucher. J'imaginai que l'orage veillait sur moi qui n'avais pas peur de lui. Je m'endormais plein de confiance dans le ciel, les joues calées contre mon oreiller douillet, bien au chaud. Je serrais les mains contre lui. D'une main, j'en tripotais les angles inférieurs entre mon pouce et mon index et je m'endormais heureux. Ces coins d'oreiller que je faisais passer entre mes deux doigts, je leur avais donné un nom : je les appelais des « gogols »...

Mes parents avaient remarqué mon manège avec l'oreiller. Je revois encore ma mère me demander sans crainte particulière, juste pour savoir, ce que je faisais là. Je lui avais répondu : « *C'est mes gogols* ». Elle n'avait pas insisté. Dans mon souvenir, je la vois encore toute amusée par cette expression insolite... Au matin parfois, parfois seulement, le ciel était comme lavé : plus un nuage au ciel ! Le jardin brillait sous la rosée et un coup d'œil dans le ciel me suffisait pour voir qu'il n'y avait plus rien que le bleu tendre du ciel, presque timide sous le soleil rutilant. Les arbres et les plantes luisaient sous le soleil qui allait sécher tout cela en quelques heures. Je ne pouvais pas détacher mes yeux du ciel pendant quelques minutes. L'orage était parti, bien parti, jusqu'au prochain. Tout ce ramdam était fini, comme si rien ne s'était passé, jusqu'à la prochaine fois ! Ce n'était pas grave. Ça reviendrait un autre jour, j'en étais sûr. Tant de bruit pour rien... Cette pensée était réconfortante. J'aimais cette force inutile qui n'avait d'autre vertu pour les hommes que d'arroser la terre. Pour moi, l'orage ne servait même pas à arroser la terre. Il grondait dans un bruit de tonnerre parfois assourdissant, parfois lointain. C'était un frère. Je partageais ses jeux que n'inspirait jamais la colère. Ce jeu n'avait pas de règle. Le ciel se contentait d'afficher sa présence pour moi et pour tous ceux qui voulaient bien l'entendre...

-3-

Je n'ai pas changé. Me voici aujourd'hui aux pieds de cette montagne avec le ciel pour tout horizon et je ne me lasse pas de le regarder tel qu'en lui-même. Le ciel de mon enfance est toujours là. Il veille à mes côtés tantôt indifférent à mon sort, tantôt soucieux et chagrin de me voir me pencher sur ma vie. Je le sens sur mon épaule quand un rayon de soleil caresse ma joue. Le fond de l'air est chaud. La journée s'annonce magnifique et j'entends ne pas la gâcher en versant dans les regrets ou les remords. Ma vie passée, je la laisse au vent qui est le confident infatigable du ciel. Mes fatigues, qu'elles aillent leur chemin sans moi ! La sérénité de mon regard posé sur cette montagne du Jura n'a d'égal que le ciel bleu qui brille au-dessus de cette montagne millénaire. Ce ciel si particulier, d'un bleu tendre qui n'emporte pas les yeux, je ne le trouve qu'ici dans le Jura de mon enfance. Où que je pose les yeux, je ne vois que

sérénité et joie de vivre. Il y a en contrebas, à flanc de montagne, la vigne, « promesse du vin », et plus haut, à hauteur de buse, je vois les premiers frémissements du ciel qui bleuit. La journée sera bonne...

Depuis mon enfance, la patience a la couleur du ciel. Sous le ciel, le paysage est une personne. Certains paysages sont riants, d'autres sont austères... La couleur du ciel les accompagne toujours. J'aime tout du ciel, sa grisaille, sa lumière parfois intolérable de douceur, sa toute brûlure aussi, l'été, quand le soleil cogne. Le ciel est pour moi la vie même. Je ne manque pas d'amis de par le monde et j'ai cette chance que n'eut pas Hölderlin : je n'ai pas perdu mon père dans ma tendre enfance. Le vide qu'il laissera à sa mort, je ne tenterai pas comme Hölderlin de le remplir avec des mots adressés au ciel. Le poème du ciel est déjà écrit. Il fourmille d'allusions aux êtres terrestres qui d'après le poète tendent tous vers lui. J'ai pour ma part fait le deuil du vide depuis mon enfance. Ma perspective est inverse de celle de Hölderlin. Le ciel, bleu ou gris, paisible ou déchaîné, je ne l'interroge pas anxieusement. La douleur ne réside pas dans la perte d'un séjour béni des dieux. J'ai toujours fait l'expérience du vide en présence du ciel, qu'il fût diurne ou nocturne.

La nuit n'a aucune vertu spéciale à mes yeux. Je ne me hasarderais pas à la chanter comme le fit Novalis. Toujours le ciel n'aura fait que me renvoyer à moi-même en me forçant à tourner mon regard en dedans, non pour y trouver quelque délicieux secret, mais pour sentir en moi-même le poids des choses et des êtres qui habitent le monde. C'est en cela, en cela seulement, que le ciel fonde un séjour pour moi. J'ignore, je veux ignorer tout regard vers le haut. Les montagnes ne m'incommodent pas pour autant. Elles sont l'expression d'une vie terrestre ascendante à l'égal de celle des hommes qui privilégient le regard horizontal qui ne se porte avec plaisir et contentement que sur des égaux, des personnes elles aussi qui ne prennent personne de haut et qui ne lèvent pas les yeux au ciel pour y chercher une consolation. J'ignore de ce fait toute espèce de parole assénée du haut d'une chaire et tout commandement qui se veut transcendant. Je n'accepte que la parole commune et les décisions prises entre égaux.

« *Notre Père qui êtes aux cieux...* » Cette phrase en forme de prière, je la laisse à ceux qui ne voient dans le ciel qu'une promesse de justice, alors que seule m'importe la justice des hommes ici-bas. L'expérience précoce du ciel m'aura appris ce regard tourné vers le dedans, soit la pure subjectivité du regard qui se voit regarder et la nécessité de rompre avec lui pour me tourner vers les hommes. Dans le ciel, je voyais les nuages avec lesquels je jouais : les mots des poèmes ne m'intéressaient que parce qu'ils faisaient référence à des choses concrètes que je pouvais toucher ou ressentir. Dans le même temps, les mots devenaient eux aussi une matière de bouche, une manière de me sentir exister ici et maintenant. Ils n'étaient pas l'équivalent symbolique des choses concrètes. Ils acquéraient une concrétude que j'éprouvais en parlant ou en lisant à voix haute des poèmes écrits par des hommes et des femmes de chair et de sang et qui s'adressaient à moi qui les lisais. Ils devaient, il est vrai, m'éloigner peu à peu des choses concrètes que j'aimais tant quand j'étais encore un enfant, mais leur abstraction aura toujours été compensée par leur poids et leur densité d'héliotropes : dès mon enfance, ils étaient devenus mon ciel à moi plein du vide qu'ils laissaient dans le monde soudain désert pour de longues minutes. J'étais plein de ce vide que remplit la parole. Pas de repli sur soi, pas d'abstraction forcée et aucun goût pour une certaine vérité suspendue au bon vouloir du ciel. Rien qu'une parole d'homme en face du monde, abstraite et concrète à la fois, de la matière sonore face à la matière du monde dans un jeu d'échange où le sens va du monde aux mots et des mots au monde, sans qu'il soit possible de décider

lequel des deux aura le dernier mot. Le ciel fut mon école. M'y perdre, d'emblée, fut impossible à cause du vide qui est sa seule vérité. Le langage que j'y puisais, l'envie pleine de gaieté de parler le langage du ciel qui me venait, quand mes yeux n'en pouvaient plus de se voir regarder le vide, j'ai voulu le lancer au monde en m'adressant aux hommes. J'aurai ainsi beaucoup écrit aussi en pensant tendrement à quelques femmes que je chéris encore maintenant. À présent que je me tiens pour longtemps à flanc de montagne, ayant enfin trouvé un séjour à ma mesure, je puis le dire : je n'aime rien tant que le ciel pour ce qu'il me rabat sur les choses de la terre et qu'il me pousse à écrire face au vide qu'il est tout entier dans la lumière ou bien dans la nuit étoilée. C'est dans ce mouvement d'évidement que je puise la force de nier l'évidence : la perte du séjour. Le ciel, décidément, n'est pas ma demeure. Pourtant persiste en moi non la nostalgie d'un être suprêmement bon penché sur ma vie et celle de mes proches, mais le désir constant de faire face au vide que représente le ciel vide de dieux. Ce faisant, je n'ai pas le regard de celui qui scrute les hauteurs. Ayant depuis longtemps fait le vide en moi, j'ai sans cesse l'impression forte de garder mes yeux posés sur l'horizon. Il n'y a pas de verticalité qui vaille et inversement je ne rêve pas de tout rapetisser en ramenant tout à moi. Le vide du ciel suscite en moi un trop-plein, une surabondance d'écriture qui ne finira qu'avec moi... Les mots de mon père et de ma mère, les mille et une conversations qui ont jalonné mon existence, mes lectures aussi sont comme l'écho de ce vide que tout un chacun porte en soi et qu'il peut reconnaître face au ciel qui n'est pas notre père, mais notre frère de misère. Ce n'est que dans cette fraternité du vide que l'amitié pour les hommes peut se réaliser... Très jeune, j'aurai fait l'épreuve de la séparation fondatrice de toute communication digne de ce nom, avec soi-même, avec les autres, proches ou lointains, avec le vide premier et dernier dont nous sommes issus et dans lequel nous retomberons. La déchirure du ciel n'aura jamais été pour moi une perspective exaltante. Son absence n'aura jamais engendré en moi la moindre dépression. Il n'y a dans mon ciel que des anticyclones annonciateurs aussi bien des plus belles journées d'été que des pluies les plus nourries, les plus fécondes aussi.

L'art et la manière

-1-

La pensée telle que je m'offre à elle, je ne peux espérer la retenir en la tenant pour ce qu'elle est d'abord : une tentative pour y voir clair en moi. Y voir clair, bientôt, cède le « pas » devant une autre exigence : celle qui, obscurément, m'affronte au désir de ne rien penser que le rien qui détruit ma pensée. Pensée détruite avant d'avoir été construite, pensée de rien, pour rien... Une épure, une ébauche, tout au plus, et pourtant quelle débauche de mots, quelle hécatombe ! Il en reste des traces : ces lignes que je viens de tracer !

Pensée de l'absence dans une absence de pensée, cela n'est pas, et pourtant, c'est bien là que se joue ce que je peux penser de la pensée lorsque j'en éprouve les limites évanescentes... L'impensé est comme le compagnon invisible de ma pensée, il la redouble quand ma pensée redouble d'effort pour le penser ! Ce que la pensée ne pense pas quand

elle pense et parce qu'elle pense, c'est là l'impensé même. L'impensé est comme la « somme négative » de ce que ma pensée a rejeté pour pouvoir seulement penser...

Je dois renoncer à penser l'impensé pour tout simplement pouvoir penser quelque chose de sensé ; c'est ma seule possibilité... Je ne suis pas le seul à formuler les choses ainsi ; j'emprunte beaucoup, mais j'espère aussi aller jusqu'au bout de ce qui, dans ce mouvement, s'offre à penser à moi seul, fût-ce dans un refus que m'oppose la pensée...

Je ne me refuse pas à penser, bien au contraire, c'est la pensée qui se dérobe quand elle s'offre à moi avec tous ses attraits... Je suis dans la situation d'un homme pressé par le désir qui soulève la jupe d'une femme sans « préambules » ! La femme s'écarte vivement et me gifle aussitôt... Mais j'ai aperçu un court instant ce que je ne devais pas voir... Je repars penaud, sans m'excuser, retrouver une femme facile qui me livrera ses charmes pour le plaisir de s'exhiber ; je sais que, faisant cela, je ne serai pas plus avancé, car ce que je verrai alors jusqu'à le toucher ne sera déjà plus ce que je cherche...

La réalité, ce que ma pensée en peut saisir, a des pudeurs qu'aucun homme ne saurait dévoiler ; il peut tout au plus tenter de « soulever la jupe » pour s'apercevoir aussitôt que l'énigme s'est dérobée.

Du jour où je pensai cela date ma fatalité... Baudelaire m'avait marqué de son empreinte ; j'avais souri à cette formule pleine de charme que je lui avais empruntée. Je ne pouvais dire mieux, la formule de Baudelaire s'était imposée à moi et, paresse ou courage, je persévérais dans cette tendance que j'avais toujours aimée de penser dans le sillage des autres ou du moins « à côté » d'eux.

J'avais appris depuis longtemps à aimer ce qui venait de loin me visiter, parfois en songe, parfois dans ce rêve éveillé qu'était devenue la pratique de l'écriture pour moi, mais je n'étais préparé par rien que j'eusse vécu jusqu'à présent pour faire face aux limites d'une expérience que je savais sans limites autres que celles que je ne pouvais pas me donner, des limites imaginaires qui bornaient ma pensée que je me bornais à « noter » au jour le jour dans la particularité des jours heureux ou des jours plus sombres qui me voyaient las et découragé...

La limite, c'était moi ; l'expérience, elle, était sans limite aucune ! Peut-être, à ma façon, faisais-je l'expérience de la finitude et de l'infini qui n'expose en elle que ses raisons de ne pas être.

-2-

Il aimait comparer son ambition à une toile dans laquelle il capturerait des insectes volants de diverses espèces... Il était cette araignée menue, humble et féroce qui dépendait des aléas du temps... Le moindre coup de vent, une pluie un peu violente suffisaient à détruire sa toile ; ce vent, cette pluie venaient autant de l'humeur du temps que de lui.

Il n'était pas maître du jeu, mais il disposait d'assez d'espace et de savoir-faire pour jeter ailleurs une autre toile... Les insectes, bien sûr, étaient, dans cette métaphore, les idées du temps qui prenaient leur envol pour venir se prendre dans sa toile après s'être prises elles-mêmes pour des aigles au moins, majestueux et souverains ; en fait d'aigles, il ne capturerait que des insectes terre à terre, peu habiles au vol, tels ces grosses fourmis ailées qui prolifèrent certains étés...

De métaphore en métaphore, il accomplissait une métamorphose du réel qu'il jugeait plaisante à certaines heures ; son évocation le distrait du sérieux de son travail. Mais, parfois, la métaphore devenait plus forte que tout, elle s'imposait à son esprit comme étant la vérité de ce qu'il vivait et non comme un jeu habile propre à la fois à le

distraire et à exprimer une certaine manière de voir les choses. La vérité de la métaphore était alors tournée vers le dedans ; elle ne regardait que lui qui regardait le monde.

C'était comme si son regard n'avait pas traversé la vitre, avait rebondi sur elle, lui était revenu en plein visage pour qu'il pratiquât une sorte d'autopsie implacable. Il voulait voir par lui-même, ne pas être dupe, mais il y avait ce soupçon lancinant ; peut-être était-il dupe de lui-même et de ses images ? Pour le savoir, il fallait aller jusqu'au bout de la logique qu'elles semblaient exposer, et ainsi vérifier si elles étaient adéquates à la réalité qu'elles prétendaient exprimer.

Cette vérification était impossible, non qu'il parlât constamment par images, mais le langage dans son entier fonctionnait en lui et chez tout le monde comme un équivalent général abstrait de la réalité. L'à peu près de ces images était invérifiable car rien, aucune perception, aucun raisonnement, ne garantissaient une perception juste, objective, dénuée d'images préalables à cette pensée imagée qui sévissait dans son esprit quand il se laissait aller au parler en images.

À la base même de l'activité humaine, depuis des temps immémoriaux, il y avait l'activité imageante : l'image est toujours première. Mais alors, pourquoi certaines images nous séduisent et nous convainquent-elles alors que d'autres ne « fonctionnent » pas, tombent à plat, paraissent pauvres et stériles ? Il fallait bien admettre qu'une logique souveraine présidait à leur élaboration en ce que certaines satisfaisaient l'esprit qui les concevait ou les vivait tandis que d'autres semblaient vides de sens.

Il s'était ainsi persuadé que les images « forgées » par les hommes avaient une vie propre que l'on pouvait raconter, suivre à la trace à travers le temps. C'étaient les images qui faisaient les hommes, grands ou petits... Une sorte d'archéologie de l'activité imageante était possible.

Pour lui, elle devenait une urgence quand la « toile » se déchirait, quand il ne savait plus où il en était, quand son esprit était en proie à une fragmentation qui menaçait de faire de lui un être multiple, une personnalité éclatée, exposée à tout vent. « Le vent de l'éventuel » était le seul qu'il voulût bien accueillir comme une brise favorable à sa navigation, à son errance...

L'errance était tout ce qui demeurait quand il laissait aller en lui les images. Ce faisant, il était sur le chemin de l'erreur. L'erreur n'est pas un leurre, tout au plus le produit de l'activité imageante quand elle se déchaîne. L'image, par définition, est toujours fautive ; c'est en cela qu'elle est fascinante. Vivre sous la fascination des images... Un destin bien triste ! Et pourtant, comment les congédier ? Leur faire une place, énorme, dans sa vie, oh oui, mais pour les laisser parler en marge de toute vérité. Les images ne sont vérifiables que dans l'espace qu'elles ouvrent : certaines sont « belles » parce qu'elles satisfont en nous une infra-cohérence, soit « quelque chose » qui échappe à notre corps et qu'il ne peut dire que de manière détournée. La métaphore est un grand détournement du réel...

-3-

La pensée qui se dérobe, il faut tenter de l'enrober dans la pâte des mots. Un flot constant d'images s'offre à moi que je ne saurais fixer autrement que par écrit pour ne pas succomber à la facilité de la rêverie. La paresse a du bon, ceci dit, elle est délassante...

La musique, par exemple, peut paraître une pure facilité à celui qui s'y adonne en écoutant d'une oreille distraite un continuum sonore agréable, flatteur même, pour son oreille. Elle peut aussi être prétexte à rêverie sur laquelle des mots viennent se greffer après coup, après l'écoute. On peut tenter de rendre compte de ses impressions ou des

émotions, voire des sensations que l'on a éprouvées à l'écoute d'une pièce musicale qui nous a enthousiasmés ou même ennuyés...

Le travail des mots reprend vite le dessus ! Donner un équivalent littéraire d'une musique ? Il ne saurait en être question ! D'emblée, certes, c'est l'auditeur, le sujet parlant, qui s'interpose entre la musique écoutée et la musique remémorée... Les mots commencent à s'agiter à l'écoute même de la pièce musicale, puis continuent leur chemin à travers un dédale d'images suggérées par la musique. Au final, on se retrouve avec parfois un texte assez long qui ne rend compte que de ce que telle ou telle musique a « évoqué » pour une personne singulière. Un exemple admirable entre tous de ce type de texte : ce que Baudelaire a écrit sur la musique de Richard Wagner. Baudelaire ne « savait pas lire la musique », de son propre aveu, pourtant son texte sonne juste : on peut se retrouver dans son texte...

La singularité, voilà ce que la musique nous invite à penser au moment où nous l'écoutons : singularité de la pièce écoutée, singularité des impressions, des émotions, des sensations qu'elle suscite en tout un chacun, l'accent devant être mis sur ce « chacun » tout en gardant en mémoire ce « tout », cette universalité de la musique qui s'adresse à tous.

Le moment de l'écoute est le moment de la singularité, parfois extrême, quand la composition est étrange, dérange nos habitudes d'écoute pour nous ouvrir – si nous nous ouvrons nous-mêmes – sur un horizon insoupçonné devant lequel notre imagination hésite avant de prendre son élan pour se lancer au-devant des mots...

L'écriture, quant à elle, redouble la singularité de l'audition d'une pièce unique : rendre compte d'une perception singulière d'une pièce singulière, mais en utilisant le fond commun des mots qui résonnent en tout un chacun de mille façons différentes tout en conservant le « sens » : nous parlons tous avec des synonymes, chacun mettant beaucoup de lui-même, de son vécu, dans les mots-clefs de l'existence. Il n'est pas jusqu'à des mots aussi galvaudés que « déjà, jamais, toujours, tout le temps, etcetera » qui ne soient nuancés par nos attentes, notre expérience de la vie, et notre vie quotidienne vécue dans la lassitude, la fatigue ou au contraire l'entrain et la joie de vivre.

Par-delà toutes ses nuances personnelles intervient cependant le fond commun des images, des associations d'idées, des réminiscences que nous partageons tous et toutes. C'est le moment de la contrainte la plus grande, la plus sournoise aussi : on se croit libre d'associer tel ou tel mot pour découvrir – parfois seulement ! – un peu dépités, que cela a déjà été pensé et dit avant nous.

Comment une expérience vécue comme singulière peut-elle déboucher, le plus souvent, sur la banalité et la redite ? Ceci est peut-être inévitable si l'on accorde trop de crédit au langage... Tomber sous le charme des mots, c'est faire l'expérience du déjà pensé, du déjà dit. D'autre part, ce que je crois être le seul à éprouver en écoutant telle ou telle musique n'est peut-être pas si singulier que cela !

Si la musique a pour vocation de rassembler, de fédérer les hommes et les femmes autour d'un même « culte », d'une même ferveur – on peut en douter si l'on songe à l'extraordinaire variété des courants, voire des « chapelles » sans parler de la dichotomie musique populaire / musique « savante » – alors on peut admettre qu'elle véhicule d'abord un « sens commun », une signification au sens le plus large du mot que tous et toutes ont en partage.

Les « chapelles », les écoles, les courants, les styles qui s'opposent ne font qu'exprimer un besoin de ferveur quasi religieux ! On retombe alors inévitablement dans le sectarisme, l'étroitesse de vue, l'éclatement du « sens commun » qui n'est plus vécu que dans le cocon du petit nombre. On peut se croire « élu », appelé à témoigner de la grandeur d'une œuvre que les « autres » persistent à vouloir méconnaître ou mépriser...

On le voit, la singularité a maille à partir avec ce qui reste de sens commun dans une communauté déchirée. La musique peut exprimer ce déchirement en le rendant délicieux ; en cela, elle ne fera que renforcer un certain repli sur soi !

Écouter de la musique, je fais l'expérience d'une pensée en acte, mais le sens ne réside que dans l'architecture sonore qui préside à son élaboration... Cette pensée requiert un geste musical plus ou moins complexe ; elle met en jeu le corps de celui qui la joue.

Si je persiste à chercher un sens à la musique, il me faut faire intervenir le langage : je parle de ce que j'ai ressenti, et il y a fort à parier que je tomberai dans la banalité, la redite... Mais peut-être que je n'écoute telle ou telle musique que pour me sentir partie intégrante d'un groupe, d'une « chapelle » ; j'exprime alors un choix de vie, de valeurs. Je n'ai en ce cas aucune espèce d'intérêt pour cette singularité en acte qu'est la musique. Elle n'est qu'un prétexte à rassemblement, parfois même à fusion dans une communauté fusionnelle...

Je valorise un style musical pour mettre en valeur un style de vie et affirmer une certaine hiérarchie de valeurs... Où est la singularité ? Je ne souhaite que me fondre dans la masse d'un public pour communier avec lui dans la ferveur que m'inspire tel ou tel artiste, tel ou tel courant ! Quant à la musique, qu'en est-il de sa valeur ? Qui en décidera en dernier ressort ? L'actualité, la mode, la postérité ? La postérité ressort d'une certaine hiérarchie des valeurs opposée à une autre hiérarchie des valeurs qui ne veut que valoriser l'actualité, la mode...

La singularité d'un fait musical n'est pas toujours effective... Les musiques à la mode ne sont que des biens de consommation, la consommation étant dans ce jeu la valeur suprême ! L'essentiel, alors, est de consommer de telle ou telle manière en affichant des choix esthétiques qui puissent être vus : habillement, coupes de cheveux, signes de reconnaissance divers, et biens de consommation particuliers préférés à d'autres...

Le singulier et le commun nouent de bien étranges liens quand on s'adonne à la rêverie musicale apparemment en toute innocence, c'est-à-dire en toute ignorance de ce qu'elle implique. La musique la plus forte, c'est-à-dire la plus novatrice – et qui par-delà le temps peut conserver ce statut – appelle de la part de celui qui l'écoute le rejet de l'élitisme : il ne doit pas se sentir appartenir à une « chapelle », sous peine de « faire de l'universel singulier » en tombant dans le sectarisme !

Jouer au jeu des mots sur la musique, c'est courir le risque de noyer la singularité d'un discours musical dans la banalité : la musique la plus sublime peut donner naissance à des propos d'une grande pauvreté si diserts soient-ils... Se taire, écouter dans la solitude ou le recueillement du concert une musique magique, et puis applaudir, en parler après coup si l'on veut... Pourquoi pas ! C'est en tous cas plus prudent que les grands discours en forme de manifestes ou les textes toujours approximatifs truffés de poncifs, de lieux communs qui émaillent la critique musicale depuis qu'elle existe. Et pourtant, il faut défendre la musique, les musiques, contre les imbéciles et les « chapelles » ! Pour cela, la plus grande rigueur est de mise : la musicologie doit intervenir pour cantonner le plus possible le discours sur la musique dans des limites techniques acceptables !

Libre à vous, après, de laisser courir votre imagination, de laisser parler vos préférences, d'afficher plus ou moins habilement votre culture et tout ce qu'elle véhicule d'images désuètes ! La musique forte, novatrice est toujours en

avant des images ; elle fixe un état des lieux pour des lieux qui n'existent pas encore et n'existeront jamais que dans son flux sonore dans lequel il est impossible de se reposer.

« Parler musique », c'est le plus souvent céder à la paresse ! Écouter, s'enthousiasmer à l'écoute d'une musique, c'est tout autre chose : c'est ressentir en soi le besoin d'aller vers les autres pour dire : « Tu entends ça ! C'est génial ! », et courir le risque d'une fin de non recevoir qu'il faut accepter...

Paresser en écoutant de la musique, pourquoi pas, c'est bien la meilleure façon d'échapper à l'ennui mortel qui nous gagne quand nous assistons à n'importe quel office religieux sans saveur qui ne fait que prôner un universel singulier que nous ne partageons pas ! La paresse commence avec le langage, sa facilité sournoise, cette façon inéluctable qu'il a de nous faire tomber dans le « commun » au détriment de la singularité.

Il est préférable, pour l'amour de la musique, de se taire beaucoup et de l'écouter beaucoup en faisant taire en soi les images, les belles images censées exprimer ce que nous avons ressenti à son écoute. Alors, parler, oui, mais pour faire acte d'enthousiasme en essayant constamment de ne pas tomber dans le piège de la facilité imageante trop vite confondue avec l'imagination en acte qu'est toute musique pourvu qu'elle se propose autre chose que de jouer avec des mots et des images !